



HEUREUSE QUAND MÊME

C'ÉTAIT le 23 avril, jour anniversaire de la naissance de Shakespeare, un jour célébré avec honneur non seulement en Angleterre, mais dans tous les pays où prévaut la langue anglaise. Je traversai New-York par un printemps merveilleux qui remplissait de tulipes diaprées les petits jardins des squares et ensoleillait Gramercy-Park, le quartier où les Arts et les Lettres se donnent rendez-vous au Club des Comédiens, *Players' Club*. J'y étais invitée à une réception qui attire annuellement les notabilités les plus intéressantes de la ville.

Tout l'après-midi, les salons furent pleins, offrant un peu l'aspect qu'auraient chez nous ceux d'un cercle à la mode, lors d'une exposition *select* et réservée. La différence était dans l'aspect de la salle à manger ouverte sur une galerie verdoyante de palmes. Un lunch s'y trouvait servi, les gerbes d'orchidées, les nappes de violettes alternant sur la longue table avec des friandises et des rafraîchissements sans cesse renouvelés. Devant ce buffet, paré comme pour un bal, de belles personnes en élégantes toilettes de ville se faisaient servir des sorbets et des boissons glacées par les jeunes gens de leur suite ordinaire, tous rasés de près comme autant de clergymen ;

la mode l'exige. Les grosses moustaches drues du célèbre romancier Howells, les moustaches retombantes du poète Gilder, la barbe diversement taillée du sculpteur Saint-Gaudens, du maître journaliste Dana et de beaucoup d'autres, peintres ou écrivains, les désignaient à première vue pour autre chose que des *dudes*, les représentants de la jeunesse dorée.



Affectionately yours
Helen A. Keller.

Autour de ces étoiles, se formaient des groupes de causeurs et c'était, entrecoupé d'exclamations de bienvenue, de rires ou d'éclats de voix soudains, un bourdonnement continu qui montait de la base au sommet de la petite maison, le long d'un escalier garni d'anciennes affiches de théâtre dont quelques-unes datent de 1789. De même, les murs des différentes pièces sont tapissés de portraits d'acteurs de tous les temps, qui, avec les vitrines remplies d'autographes, de manuscrits, de miniatures, d'accessoires de théâtre, reliques d'artistes fameux, forment une exposition précieuse en son genre. Il y a là des perruques portées par Macready, la robe du sacre de *Richard III* qui fi-

gura sur les épaules de Kean, le sabre du Ruy-Blas prestigieux que fut Frédéric Lemaitre, une canne de Garrick, un débris de son costume en *Hamlet*, le crucifix de la Ristori en « *Sor Teresa* », mille objets hétérogènes qui rappellent tous cependant la glorieuse interprétation de chefs-d'œuvre. Une vitrine entière est consacrée à Edwin



Booth, le tragédien à qui son génie fit pardonner en Amérique d'être frère de l'assassin de Lincoln. Elle renferme quelques-unes des couronnes dont on le couvrit, les souvenirs qui lui furent offerts en maints pays d'Europe par le public enthousiaste, les armes, les bijoux qu'il portait en scène.

Plus de cinq cents portraits, peinture, dessin, ou gravure, nous mettent en présence des princes de la scène, ceux dont les noms s'imposent au monde entier; ceux, plus curieux pour nous, dont la renommée, tout éclatante qu'elle soit ailleurs, n'est pas parvenue jusqu'à Paris qui cependant se pique de décerner à lui seul les réputations; et enfin quelques célébrités françaises, Rachel, Fichter, Mounet-Sully, Coquelin, Réjane, Sarah Bernhardt, etc., qui sous des crayons étrangers, semblent avoir pris eux-mêmes des physionomies quasi-exotiques, ce qui prouve qu'en chaque pays la vision, la compréhension sont choses un peu différentes, l'accent local, dans les œuvres comme dans la voix, se reconnaissant toujours. Voyez le délicieux *Roi de Rome*, par Lawrence! Le fils de Napoléon est un *boy* anglais.

Les amis auxquels je faisais part de mes réflexions les interrompaient à chaque instant pour me présenter celui-ci ou celle-là, des vivants qui venaient d'entrer, plus intéressants encore que de vieux portraits, et je fus arrachée ainsi à la contemplation d'un des rares morceaux de maîtres de la collection, un David Garrick par Reynolds.

— Venez vite, me disait-on, c'est Helen Keller.

Je me retournai : deux femmes entraient qui devinrent aussitôt le centre de l'empressement général, l'une brune, jeune encore, l'autre presque enfant, seize ans peut-être et charmante, le teint rose, élancée, de longs cheveux blonds qui foisonnaient pendants en une coiffure de petite fille, mise à ravir avec cela, tout en bleu pâle, une touffe de muguet au corsage.

J'avais déjà entendu parler d'elle; la presse et les conversations retentissaient d'Helen Keller par toute l'Amérique. Je savais que, sourde, muette et aveugle, elle était arrivée, non seulement à s'instruire selon des méthodes spéciales qui ont atteint aux Etats-Unis le dernier degré de perfection, mais encore à parler et à écrire trois langues : l'anglais, le français et l'allemand. On juge de l'élan avec lequel j'allai me mêler au cercle formé autour de ce jeune prodige. Déjà Helen Keller tenait tête à sa petite cour, de la meilleure grâce du monde, en personne habituée aux hommages. Je fus frappée de la mobilité de sa physionomie dont toute l'expression cependant est dans le sourire, les grands yeux bleus, hélas, n'exprimant rien; l'un d'eux porte une petite tache qui seule dépare ce joli visage.

— Elle l'ignore, me répondit quelqu'un à qui j'en faisais la remarque; sinon elle garderait ses paupières closes, car l'idée d'être laide lui serait insupportable.

Au moment où je la rejoignis, un homme, qui la veille, dans un salon ami, m'avait tenue sous le charme de son esprit et qui, une autre fois, dans le rôle de « Rip van Winkle » m'avait paru atteindre aux plus hauts sommets de l'art du comédien, un homme déjà vieux d'années, mais qui semble conserver, dans le monde comme au théâtre, une jeunesse éternelle, lui prenait la main, et elle s'écriait spontanément :

— Ah! bonjour, Monsieur Jefferson.

La voix n'avait rien de ces discordances pénibles que l'on rencontre trop souvent dans l'accent de ceux qui parlent sans pouvoir entendre le son qu'émettent leurs lèvres. D'autres amis l'abordaient en ayant tous soin de se déganter; elle les reconnut immédiatement au toucher. Pour distinguer leurs paroles, elle posait légèrement ses doigts sur leurs lèvres et on me conta qu'ils étaient sensitifs, ces petits doigts fins et nerveux, au point qu'en les tenant un peu au-dessus des touches d'un piano, elle surprenait pour ainsi dire la musique. Écoutant une fois de cette manière un morceau rapide et brillant, elle murmura, le visage animé d'intelligence : « *A brook!* » La sensation de l'eau courante lui avait fourni le plus juste objet de comparaison. Ses pieds, sans être impressionnables autant que ses mains, puisqu'ils ne peuvent comme celles-ci rester nus, sentent de même, dans un bal, les vibrations du parquet, au point de danser en mesure.

Miss Sullivan, son institutrice, qui l'accompagnait, fut priée d'avertir Helen qu'une dame étrangère désirait entrer en rapport avec elle, et la présentation fut faite en un clin d'œil au moyen du jeu de cinq doigts expérimentés dans la paume de cette main prompte à tout saisir. Aussitôt je vis l'aimable visage de la jeune aveugle-muette s'animer, sourire, et elle me dit en français très distinct :

— Vous venez de Paris? Je suis contente de vous rencontrer.

Je lui posai quelques questions qu'elle cueillit l'une après l'autre sur mes lèvres du bout des doigts, le front un peu contracté par l'attention soutenue, mais sans perdre un mot, à ma profonde stupeur, de ce français où elle a très rarement l'occasion de s'exercer. Un Allemand, salué par elle comme je l'avais été, dans sa langue maternelle, resta bouche bée, tandis qu'elle continuait à causer tantôt des doigts dans le creux de la main des initiés, tantôt des lèvres au profit de ceux qui ne l'étaient pas. Tout cela d'ailleurs se passait avec une simplicité parfaite. Ce n'était pas un phénomène donné en spectacle, mais une enfant, pleine de naturel, habituée à être choyée, confiante dans la bonté des autres et naïvement heureuse.

Heureuse avec cette double infirmité? Le mot semble étrange. Pourtant, je n'ai jamais rencontré de créature humaine auquel il parut mieux s'appliquer qu'à Helen Keller, et son inséparable amie,

Miss Sullivan, affirme qu'elle est toujours ainsi, comme visitée par un esprit d'enthousiasme et de joie : « Cela s'explique, dit-elle, puisque le mal lui est caché et que tous ceux qui l'approchent, touchés de son état et gagnés par son charme, ne lui montrent que leurs meilleurs côtés. Elle croit à la bonté de tous ».

J'eus l'occasion de juger de la chaleur des affections de cette aimable petite âme. Quelqu'un lui parla d'un grand prédicateur récemment décédé, Philipps Brooks, qui avait dirigé son instruction religieuse : « Oh ! répondit-elle, avec beaucoup de sentiment, il était mon ami, mon si cher ami ! Et il l'est encore. Il ne m'a pas quittée, il m'est toujours présent ».

Mais voici le plus extraordinaire. Laissant Helen Keller à ses amies, de belles dames qui la patronnent plus ou moins, car sa famille est sans fortune, j'allai visiter en haut du petit hôtel légué au Players' Club, par Edwin Booth, la chambre qui fut la sienne et qui, telle qu'il la quitta, reste consacrée à sa mémoire. Son lit de mort était jonché de couronnes en ce jour où, avec la mémoire de Shakespeare, on honorait celle d'un de ses plus illustres interprètes. Personne peut-être n'a joué Hamlet comme Booth ; il fut tour à tour Macbeth, Iago, Shylock, Petruccio, Richard III ; il incarna toutes les figures les plus grandes et les plus dissemblables d'un répertoire qui est à lui seul un monde. Je demeurai longtemps à y songer, à me représenter cette carrière éclatante de tragédien dont la vie privée, entourée de tant d'estime, fut, sous plus d'un rapport, elle aussi, une tragédie.

Une demi-heure au moins s'était passée à regarder tous les détails de cette pièce intime et funèbre lorsque je redescendis. Sur l'escalier, je rencontrai Helen Keller. Lui prenant la main, je l'embrassai. Vite, elle prononça mon nom. Des douzaines de personnes avaient dû l'aborder depuis que pour la première fois nos mains s'étaient étreintes, et sa prompte intuition reconnaissait cependant l'étrangère. Elle passa, me laissant atterrée par cette prodigieuse mémoire du toucher qui ressemblait à un miracle.

II

J'entends d'ici les questions se précipiter, et, comme j'ai posé toutes les mêmes à ceux qui étaient le mieux en état de me renseigner, comme j'ai lu depuis tout ce qui est relatif à Helen Keller, je suis en mesure de répondre.

Helen, l'aînée des trois enfants du major A.-H. Keller, ancien officier dans l'armée confédérée du Sud, est née à Tuscumbia (Alabama), en 1880 ; sa famille paternelle, d'origine suisse, est venue en Amérique dès la période coloniale ; son arrière-grand-père fut aide de camp de La Fayette dans la guerre de l'Indépendance ; elle était parente éloignée de l'héroïque général Lee.

Ses premières années se passèrent dans la nuit et le silence sur les genoux de sa mère dont elle s'amusait à tâter le visage avec ses doigts comme pour découvrir le secret du mouvement des lèvres. Elle faisait de même un peu plus tard à l'égard des compagnons de ses jeux, de petits nègres auxquels parfois elle fermait violemment la bouche avec une soudaine colère. Et elle en était là lorsque de bonnes âmes, curieuses d'expériences singulières, demandèrent cette déshéritée à ses parents pour la confier à une jeune institutrice, Miss Annie Sullivan, formée à l'institution Perkins pour les aveugles.

L'institution Perkins se trouve à Boston où le fameux docteur Howe conduisit le premier à un très haut degré de culture intellectuelle une muette aveugle restée fameuse, Laura Bridgmann. Cet exemple justifiait la tentative faite sur Helen Keller, et ce furent aux méthodes employées pour Laura Bridgmann qu'eut d'abord recours Miss Sullivan. Elle employa l'alphabet des doigts, cinq lettres qui peuvent donner la clef de tout. Lui faisant toucher un objet, l'institutrice épelait lentement le nom de cet objet avec ses doigts, tandis que l'élève, tenant la main, sentait tous les mouvements. Sa vive intelligence, endormie jusque-là, comprit très vite qu'on lui demandait d'imiter ces mouvements et qu'on lui apprenait ainsi à désigner les choses environnantes. Il ne lui fallut que peu de temps pour retenir l'alphabet ; ensuite elle apprit des mots représentés par des actes et composa des phrases comme celles-ci : « La boîte est sur la table » ; « Mildred (c'était sa petite sœur) est dans le berceau ». Plus tard elle a raconté comment le secret du langage lui fut révélé un jour que dans sa main, qu'elle avait tenue sous le jet d'eau fraîche et jaillissante d'une pompe, Miss Sullivan écrivit *Water* : « Ce mot qui voulait dire de l'eau fit tressaillir mon âme que posséda soudain l'esprit du matin, plein de chants joyeux. Jusque-là mon cerveau avait été comme une chambre obscure attendant que les mots y entrassent pour allumer la lampe de la pensée. »

A partir de ce moment, elle augmenta rapidement son vocabulaire, formant des phrases avec les mots qu'elle avait retenus et cela d'autant plus facilement à mesure que s'enrichissait cet esprit qui d'abord n'avait été qu'une page blanche. Elle savait désormais que chaque chose avait un nom et se hâtait d'en connaître le plus possible : « Pendant mes premiers beaux jours, je ne pouvais me tenir tranquille une minute. Je ne cessais d'épeler des mots et de les mettre en action, je courais, je sautais, en quelque lieu que je fusse. Tout ce que je touchais me semblait vibrant, palpitant de vie. C'est que je voyais tout avec la vue nouvelle, étrange et magnifique, qui m'avait été donnée. »

Miss Sullivan jugea dès lors que le plus difficile était fait, qu'Helen était en possession de l'instrument sur lequel allait s'accroître sa virtuosité.

Hardiment, elle s'écarta des méthodes d'enseignement qui avaient suffi à Laura Bridgmann; elle essaya de lui parler comme à une personne ordinaire, c'est-à-dire que, dans la conversation des doigts, elle entremêla aux mots que possédait déjà son élève beaucoup d'expressions dont celle-ci ne ne pouvait saisir le sens que par leur rapprochement de mots déjà connus. Chose singulière, l'enfant les emmagasinait dans un coin de sa pensée jusqu'au jour où la rencontre de l'objet qu'ils représentaient les faisait subitement sortir.

Il est nécessaire de noter cette particularité pour se rendre compte des éléments qui entrèrent dans ce qu'on appela par la suite l'imagination d'Helen Keller et qui, le plus souvent, n'était que de la mémoire portée à un degré que personne au monde, peut-être, n'eut jamais. Elle avait un avantage sur les autres enfants : rien ne distrairait son attention. Elle acquit ainsi l'habitude du langage par la pratique et par l'habitude, plutôt que par des règles et des définitions. Certes, on conviendra que l'institutrice fut en tout ceci plus extraordinaire encore que l'élève. Ce qu'elle mit de patience et de persévérance dans son œuvre dépassa ce qu'on peut attendre des forces humaines. Entre elle et Helen c'étaient de perpétuels entretiens qui créaient presque la vision.

Laissons toujours parler Helen. Dans la petite histoire de sa vie qu'elle écrivit ensuite, elle dit : « Je n'avais point alors de leçons régulières, j'apprenais sur toutes choses : sur les fleurs, sur les arbres, comment ils absorbent la rosée et le soleil; sur les animaux, leurs noms et tous leurs secrets, comment le castor bâtit sa demeure, où les écureuils cachent leur récolte de glands, comment court le renne, pourquoi le lapin est craintif. Un jour, j'allai au cirque et on me décrivit les animaux sauvages, les pays d'où ils viennent. Je donnai à manger aux éléphants, aux singes; je caressai un lion endormi, je m'assis sur le dos du chameau. Je m'intéressai à tous sans aucune peur, ils me semblaient faire partie du grand et merveilleux pays que j'explorais. »

Le jardin de sa mère, les animaux domestiques, un insecte dont on lui faisait tâter les antennes et les ailes, tout lui était une source sans fin d'instruction et de jouissance. Miss Sullivan ne lui enseignait scientifiquement ni la botanique ni la zoologie, mais elle en introduisait les premiers éléments dans son éducation pour la contraindre à observer et pour fournir des thèmes à ses pensées.

Longtemps aussi avant qu'elle ne sut lire, Miss Sullivan lui donna des lettres en relief. Helen s'amusait pendant des heures à promener ses doigts sur les mots, cherchant ceux qu'elle pouvait connaître et criant de joie quand elle avait trouvé. Les mots, les phrases étaient donc présentés à un sens très développé chez elle, le sens du toucher, de deux manières à la fois, par la conversation doigtée qui n'a rien de commun,

qu'on le remarque bien, avec le langage des signes dont elle ne pouvait faire usage, étant aveugle; puis par les livres, écrits, bien entendu, en lettres saillantes.

C'est la passion des livres qui conduisit Helen à cette connaissance remarquable de la langue anglaise, qui fut tant admirée chez elle. On ne les choisissait jamais en vue de son infirmité, on lui donnait les meilleurs, sans se préoccuper outre mesure qu'elle pût ou ne pût pas comprendre. Tout le monde sait que la lecture est le vrai moyen d'enseignement pour les sourds. Les enfants ordinaires arrivent à comprendre en entendant souvent répéter la même chose, les enfants sourds arrivent à saisir le sens des mots en voyant. Chez Helen, c'était le toucher qui suppléait à tout.

L'écriture en lettres piquées, comme celles qui servent aux livres des aveugles, ne fut qu'un jeu pour Helen. Dès le 12 juillet 1887, c'est-à-dire un mois environ après la première leçon, elle écrivit une lettre très lisible à l'une de ses cousines. Depuis, elle employa en écriture le système Braille (1). Elle copiait cette écriture, pour ceux qui ne pouvaient pas la lire, en caractères carrés comme ceux de l'autographe qui se trouve au bas de son portrait.

La conversation et les écrits d'Helen étaient évidemment la reproduction inconsciente de ce qu'elle avait lu ou de ce qu'on lui avait dit. Elle imitait toutes les formes; ainsi son institutrice employait exprès, en s'adressant à elle, les mots : *peut-être, je suppose, je pense, il est possible*, qui pénétraient naturellement dans sa façon de parler, comme on le voit par cette phrase qu'elle écrivait en 1888, après une seule année d'étude :

« Ce matin, mon institutrice et moi nous étions à la fenêtre, nous avons vu un petit garçon marcher sur le trottoir. Je ne sais quel était son âge, mais je pense qu'il pouvait avoir six ans. Je ne sais pas où il allait, peut-être sa mère l'avait-elle envoyé chercher quelque chose pour dîner. Il tenait un sac; je suppose qu'il le portait à sa mère. »

En effet, elle ne pouvait encore rien affirmer.

Les morceaux de prose et de poésie qu'elle apprit par cœur aidèrent à la formation de son style. Un jour, elle eut le droit de dire : « Les livres ont été mes chers amis, mes compagnons inséparables. Ils ont créé, tout autour de moi, un monde brillant de pensée et de beauté; ils m'ont guidée vers tout ce qui est beau et bon. Leurs pages m'ont reportée aux temps anciens, m'ont montré l'Égypte, la Grèce, Rome. Ils m'ont présentée aux rois, aux héros et aux dieux; ils m'ont révélé de grandes pensées, de grands actes. Comment s'étonner que je les aime ? »

TH. BENTZON.

(La fin au prochain numéro.)

(1) Braille, sorti de notre Institution des jeunes aveugles, a doté ses pareils d'un système d'écriture parfaitement approprié à leur infirmité.



CONSEIL



DONNER est comme l'instinct des belles natures. Elles s'émeuvent aux traits de charité, elles expriment le regret de ne pouvoir disposer de biens considérables en faveur des déshérités, elles se promettent, les circonstances aidant, de faire beaucoup d'heureux.

Mais cela se passe généralement en théorie. Notamment, lorsqu'il s'agit des jeunes filles, elles n'ont ni argent, ni loisirs indépendants, ni initiative, ni liberté, et tous ces grands élans, ces sincères regrets, ces vifs désirs s'écoulent en riens : un tricot ou un ouvrage de crochet, une vente de charité dont l'objet disparaît dans l'amusement personnel, l'assistance à un concert pour les pauvres, une minime contribution prélevée sur l'argent de poche consacré aux gants, au papier à lettres et aux bonbons.

Les plus généreuses et les plus sérieuses d'entre vous, cependant, s'arrêtent parfois à déplorer la stérilité de leur vie, et les consciences délicates se demandent avec un peu d'inquiétude si la grande loi de charité se trouve ainsi suffisamment remplie.

Eh bien ! non, elle ne l'est pas. Mais, d'autre part, comment en concilier l'accomplissement avec les obstacles et les lacunes dont je parlais plus haut ?

Mesdemoiselles, vous possédez en vous-mêmes une richesse que vous ne connaissez pas assez, un trésor dans lequel vous pourriez puiser à pleines mains : vous êtes appelées, par-dessus le reste, et à défaut d'autre chose, à donner du bonheur.

Vous demanderez peut-être pourquoi ce don vous est plus spécial ? C'est, je le répète, que vous ne savez pas ce qui est en vous. Vous possédez la jeunesse, et avec elle cette ignorance de la vie qui repose les sages, les déçus et les blasés, — cette confiance qui redonne du ton aux fatigués, — cette gaieté qui est communicative, qui rafraîchit, qui brille sur les sentiers sombres, qui ramène les heureux souvenirs. Tout cela constitue un charme tel qu'on peut le comparer à la lumière du soleil transfigurant un paysage. L'amour, les attentions, les soins qui viennent de vous acquièrent une sorte de magie. Votre humeur joyeuse et votre tendresse doivent rayonner au foyer. Votre sympathie ira au cœur des affligés. Votre grâce, vos sourires, votre compassion relèveront les petits et les pauvres.

Mais, diront peut-être quelques-unes de vous, — les actives, les généreuses, — quel mérite y a-t-il à communiquer involontairement, pour ainsi dire, cette espèce de rayonnement heureux ?

Soyez tranquilles, mesdemoiselles, il y aura de votre part du mérite.

D'abord, il ne s'agit pas d'une chose inconsciente, et pour ainsi dire fatale, forcément inhérente à votre présence : ce que je vous demande, c'est un vouloir formel, un souci habituel des autres, ce qui implique à la fois l'obligation de vous donner et de vous oublier.

Il faut supprimer de votre vie l'égoïsme, la pensée exclusive de vous-même, de votre propre plaisir. Il faut regarder autour de vous, et tirer sans cesse de votre cœur ce qui peut consoler une peine, alléger une fatigue, distraire un souci. C'est une occupation, cela, et un mérite très grand.

Vous devez avoir l'attention éveillée. Vous vous apercevrez ainsi que votre mère est lasse, qu'elle est trop occupée, qu'il faut l'aider ; vous découvrirez que le front de votre père est soucieux, et qu'un peu de musique, une conversation habilement amenée sur les sujets qu'il préfère, peuvent soulever un instant son fardeau ; vous verrez vos jeunes frères, vos petites sœurs pleurer sur une leçon difficile, et vous ferez un peu de lumière dans leurs ténèbres. Telle pauvre femme, qui a besoin de secours, a surtout besoin de conter ses peines : vous en écouterez le récit, peut-être fastidieux. Telle vieille amie, malade ou infirme, sera heureuse de la visite que vous lui ferez au prix d'une légère contrainte.

A tout ce monde, vous pouvez donner de la joie, une joie que doublera, encore une fois, le charme et l'entrain de votre jeunesse. Mais il faut pour cela s'oublier, préférer, quand c'est nécessaire, le plaisir d'autrui au vôtre, soustraire votre vie au caprice, chasser les nuages de votre humeur, passer par dessus les inégalités qui auraient autour de vous, une fâcheuse et triste influence. Le résultat n'en vaut-il pas la peine : donner du bonheur !

Ah ! c'est meilleur que de donner de l'argent, parce que le bonheur est l'aspiration de tout cœur humain. Ceux qui souffrent le plus sont les moins exigeants. Vous pouvez beaucoup en donnant peu, mais en vivifiant tout de votre cœur, en illuminant tout de votre jeunesse.

M. MARYAN.



L'ÉPREUVE

SUITE



— Un geste vif, elle couvrit de sa main la turquoise cerclée d'or vert que Gite venait d'apercevoir et qu'elle s'apprêtait à prendre pour la mieux examiner.

— Pourquoi ne faut-il pas toucher ? demanda Brigitte...

— Parce que... Tu ne sais donc pas, malheureuse ?... C'est mon porte-veine.. un porte-veine préparé pour moi exprès. Tu comprends ? Si quelqu'un l'avait touché avant moi, il aurait perdu toute sa vertu ! Et encore maintenant, autant que possible, il ne faut pas que quelque autre que moi le touche.

— Ce n'est pas sérieux ?

— Pas sérieux ! Mais ça ne respecte rien, ces petites filles... Pas sérieux !

— Tu y crois ?

— Mais oui, j'y crois, Gite, franchement, j'y crois. J'ai l'air d'en rire quand je parle aux incroyants, afin qu'on ne se moque pas de moi, mais avec toi je suis sincère.

— Quelle folie !

— En quel mois es-tu née, Gite ?

— En janvier... Dans quelques semaines, j'aurai dix-huit ans.

— Quelle vieille personne ! Je demanderai pour toi la pierre qu'il te faut ; tu me donneras une mèche de tes cheveux... ou plutôt, tu viendras avec moi chez ma sorcière.

— Quelle horreur !

— Rassure-toi : c'est une sorcière bien moderne, sans hibou, sans trépied, sans ongles crochus. Son antre est un appartement très élégant, elle-même est habillée par les bons faiseurs.

— Je crois bien, fit Gite ! s'il y a beaucoup de crédules comme toi, elle doit gagner de l'argent avec ses breloques...

— Tu es une impie !

— J'ai peur que ce ne soit toi...

— Oh ! par exemple ! Regarde ma Sainte-Vierge et mes petites saintetés là-bas, dans cet angle... Une lampe brûle devant, toujours ; elle brûlait

ainsi dans ma chambre de jeune fille... C'est de la constance, cela, j'imagine ? Tu souris... à quoi penses-tu ? Tu te moques de moi...

— Oh ! non ! fit Brigitte.

Elle n'osa pas dire à Suzanne ce qu'elle pensait de ce mélange de dévotion et de fétichisme ; elle songeait à la piété si douce et si haute de sa grand'mère. Qu'aurait-elle pensé de cette turquoise et de cette lampe ?

La jeune fille revint chez elle et acheva sans entrain de s'habiller. Cette visite au Bon Marché ne la charmait pas ; elle pensait que M^{me} de Math lui en voudrait de remplacer sa fille et se dit qu'elle s'ennuierait sans avoir la consolation de se sentir agréable.

Mais si M^{me} de Math fut déçue quand, ayant couru elle-même au coup de sonnette, elle se trouva en face de Gite amenée par Julie, elle n'en laissa rien paraître. Elle remercia amicalement la jeune fille de ce qu'elle nomma son dévouement. Elle lui demanda si, comme Suzanne, elle avait horreur de l'omnibus et Gite se déclarait au contraire enchantée d'y monter, M^{me} de Math acheva de s'épanouir.

Vraiment, ce fut une joie pour Brigitte de rouler dans la grande voiture un peu cahotante. Elle se trouvait tout au fond et pouvait à son gré regarder trotter les trois chevaux aux larges croupes blanches, ou examiner les types très variés de ses compagnons de route.

Comme on était arrêté par un embarras de voitures, Brigitte qui regardait au dehors, amusée de ce grouillement, de cette agitation, aperçut, immobile sur le trottoir, attendant le moment de pouvoir risquer la traversée, une silhouette qui lui fit battre le cœur. C'était un sous-officier de chasseurs. Gite le regardait attendrie, songeant à un autre chasseur qu'elle ne reverrait sans doute que dans très, très longtemps... peut-être jamais, qui sait, puisque les filles du général sont si charmantes !

Le chasseur, impatienté d'attendre, s'engagea dans l'enchevêtrement des voitures et passa tout contre l'omnibus. A ce moment, obéissant peut-être à l'aimant des yeux de Gite, il leva la tête. Elle étouffa un cri et se pencha vivement. Mais Raoul de Fortlane s'éloignait, disparaissait, sans l'avoir même pressentie.

Raoul à Paris ! Pourquoi ? Comment ? Pour combien de temps ?

Toutes ces questions, Gite les tourna et les retourna dans sa tête, à travers la foule, à travers le bruit, répondant distraitemment à M^{me} de Math qui la questionnait, inquiète de son air préoccupé. Non, elle n'était point malade. Seulement elle aurait voulu savoir pourquoi Raoul.

Une lettre de Mahaut, reçue le lendemain, lui donna la clef de l'énigme : Le général qui protégeait Raoul étant nommé à Saint-Germain, avait fait permuter le jeune homme, il était venu à Fortlane avant son changement de garnison et devait, disait Mahaut, aller voir M^{me} Hébert et son amie Gite dès son premier voyage à Paris... peut-être Brigitte l'aurait-elle vu quand elle recevrait cette lettre.

Non, pensa tristement la jeune fille, je ne l'ai pas vu, Mahaut se trompe, son premier voyage à Paris n'a pas été pour nous.

Elle soupira, mais la vie, malgré tout, lui parut tout à coup meilleure, et blottie dans son fauteuil, les yeux mi-clos, elle se prit à rêver, tout comme dans son berceau de buis, là-bas, au château d'Or.

Raoul à Paris !...

VII

Quinze jours encore s'écoulèrent sans que Raoul de Fortlane parût songer aux Hébert qui, selon Mahaut, devaient avoir sa première pensée en arrivant. Brigitte passa par des alternatives d'espoir et de découragement qui la rendaient nerveuse. Comme elle avait parlé de la lettre de Mahaut, elle dut supporter les réflexions de son frère.

— Il ne viendra pas, ton ami, ma pauvre Gite.

— Il n'a sans doute pu obtenir de permission...

— Pour s'absenter quelques heures il n'a pas besoin de permission.

Gite ne répondait rien, se détournant ou baissant la tête pour qu'on ne la vit pas rougir : elle avait la faiblesse de devenir écarlate au seul nom de son ami d'enfance qui, lui, ne se doutait guère de l'émoi qu'il causait.

Non pas que Gite, sa petite amie, lui fût devenue indifférente ; mais, tandis que la jeune fille, dans sa vie solitaire s'attachait à lui de plus en plus, rien ne venant distraire son cœur aimant du souvenir de Raoul, le jeune homme lui gardait la tranquille affection de leur enfance. A peine au retour de ses absences, durant lesquelles tant de choses, devoirs ou plaisirs, l'absorbaient, s'apercevait-il que la fillette devenait jeune fille. Et quand il lui disait très simplement : « Comme vous devenez grande et jolie, Gite ! », il ne se doutait pas de l'émotion joyeuse que causaient ses paroles.

Ainsi quelques mots dits sans y songer avaient suffi pour entretenir Brigitte dans son rêve.

Avec la crainte de manquer la visite de Raoul, la jeune fille ne sortait plus qu'à contre-cœur, faisant valoir le moindre prétexte pour rester au logis.

— Pourquoi donc n'as-tu pas accompagné Suzanne ? lui demanda Georges, un jour que le temps était admirable. N'aviez-vous pas convenu d'une longue course à pied... une course comme tu les aimes, d'où tu serais revenue toute rose ? Tu pâlis, Gite.

— Je me porte fort bien. Je n'ai pas accompagné Suzanne parce que j'ai mal à la tête.

— Si tu as mal à la tête, tu ne vas pas bien.

— C'est très peu de chose.

— La marche te remettrait.

— Non, au contraire.

— Toi qui passais ta vie au grand air ! Paris ne te vaut rien.

Gite ne répondit point, partagée entre le désir de retourner en son cher vieux logis et le désir — tout nouveau et contradictoire — de ne pas s'éloigner de Paris, ou plutôt de Saint-Germain.

— Tu vas rester seule... je suis obligé de sortir.

— Tu seras longtemps ?

— Non, une simple course, une heure au plus.

— Bon. Alors si l'on vient, il faudra faire attendre ?

— Qui donc doit venir ?

— On ne sait pas... Donne des ordres pour qu'on reçoive... en cas... je...

Elle rencontre le regard interrogateur de son frère et achève, obéissant à son habituelle franchise :

— Je vais te dire : j'ai idée que Raoul de Fortlane viendra et je serais fâchée de ne pas le voir.

Elle finit plus vite :

« Il vient de là-bas... »

Et Georges, connaissant le culte de Gite pour Nersac, pensa bonnement, avec cette perspicacité qu'ont les hommes en pareil matière, que ce désir de ne pas manquer la visite de Raoul était une manifestation du « mal du pays ». Le souvenir peu flatteur qu'il gardait du jeune homme aida à son illusion et, afin de complaire à sa petite sœur, il ordonna, si M. de Fortlane venait avant son retour, de l'introduire.

Gite, pour tromper son impatience, se mit au piano. Depuis tant de jours elle se répétait : « Il viendra aujourd'hui » qu'elle osait à peine écouter le pressentiment joyeux qui la rendait toute frémissante. Et afin d'engourdir sa pensée, elle attaqua frénétiquement des arpèges, ouvrant le haut du piano pour le rendre plus sonore, ce qui l'empêcha d'entendre le timbre d'entrée. Elle eut un sursaut quand une voix bien connue dit tout près d'elle :

— Bonjour, Brigitte.

Elle fit volter brusquement le tabouret et ne

trouva rien à répondre à ce bonjour qu'un « Ah ! » tout étouffé.

— Est-ce que je vous ai fait peur ? demanda en souriant Raoul de Fortlane.

Il restait debout devant elle, tapotant son genou avec son képi et souriant un peu sous sa moustache blonde.

Gite pensa qu'il fallait dire quelque chose, elle murmura :

— Asseyez-vous donc.

Il attira une chaise, sans paraître remarquer ce qu'avait d'étrange cette première phrase de bienvenue, et se mit à contempler la jeune fille d'un air surpris.

— Quel changement, Gite !

Elle crut qu'il faisait allusion au deuil qui avait bouleversé sa vie, et ses yeux se voilèrent.

— Oui... un grand changement... J'ai eu tant de peine !

— J'ai bien pensé à vous, pauvre Brigitte ! Quel vide ç'a été !... Je voulais parler du changement qui s'est fait en vous, acheva-t-il.

— Vous trouvez ? J'ai grandi... et vieilli.

— Ce dernier mot me paraît tout à fait amusant dans votre bouche, Gite... Vous avez vieilli... en effet, vous n'êtes plus une petite fille. Vous rappelez-vous quand nous nous amusions dans votre beau vieux jardin à mettre en action des contes de fée ? Vous montiez aux arbres comme un petit chat...

— Oh ! je me souviens... j'étais une princesse et vous...

Elle s'arrêta, tout à coup très confuse de ce souvenir évoqué. Raoul ne parut pas s'en apercevoir ; il demanda, abandonnant les retours en arrière :

— Est-ce que je n'aurai pas le plaisir d'être présenté à M^{me} Hébert ? Votre frère va revenir très vite, m'a-t-on dit.

— Très vite. Et peut-être Suzanne aussi... on ne sait jamais avec elle...

— Ma mère et ma tante regrettent bien de ne pas la connaître.

— Elle est restée peu de jours au château d'Or, et Georges n'a pas permis qu'elle refit ce long voyage pour... pour l'enterrement.

— Vous voilà tout à fait Parisienne, Brigitte.

— Pas du tout !

— Comment, pas du tout ! Je vous assure que vous ne ressemblez plus à la jeune sauvage du château d'Or.

— Je n'étais pas sauvage, fit Gite piquée, et je donnerais bien mes robes à la mode et la tour Eiffel pour être encore en blouse vague, assise dans mes buis.

— Je comprends, dit sérieusement Raoul, que la tour Eiffel ne soit pas nécessaire à votre vie, mais je vous trouve injuste de synthétiser Paris par cette monstrueuse laideur. Quant à vos robes à la mode, franchement, Gite, vous auriez tort de vous en séparer sans regret.

Son regard acheva sa pensée et Gite, toute rose, quitta en hâte le tabouret sur lequel elle était restée perchée dans une pose qui faisait inconsciemment valoir les lignes souples de son corps. Elle s'enfonça dans un fauteuil.

— Parlez-moi du pays, fit-elle.

— Du pays, comme vous dites, je n'ai rien revu, à mon passage, que notre vieux nid haut perché. J'ai trouvé tout le monde en parfaite santé, mon père plus occupé que jamais de ses vignes, ma mère absorbée par ses éternels travaux de couture, et tante Mahaut toujours un peu dans les nuages.

Il avait dit « tante Mahaut » comme lorsqu'il était petit. Gite s'en attendrit.

— Je crois, reprit Raoul, que je suis le seul à apprécier ma nouvelle garnison. Le voisinage de Paris ne console pas ma famille des quelques centaines de lieues qui nous séparent. Tante Mahaut regrette le beau temps des mousquetaires où ma qualité de Gascon aurait été presque un titre de gloire. Elle me rêve en pourpoint de peau, pourfendant les ennemis du roy... Hélas ! il n'y a plus de roy ni de mousquetaires... Mon ancêtre, Raoul de Fortlane, qui mena si tapageuse vie au temps de d'Artagnan et d'Aramis, doit me prendre en pitié si, de l'autre monde, il me voit conduire bien paisiblement mes hommes à la corvée — après l'avoir faite moi-même assez longtemps.

— Quand serez-vous officier, Raoul ?

— Officier ? Comme vous allez vite ! Je ne demanderais pas mieux que de l'être demain, mais il me faut encore avoir de la patience. J'irai à Saumur, d'abord...

— Et... votre général est toujours bon pour vous ?

— Charmant.

— Vous allez chez lui souvent ?

— Le plus souvent possible. Sa femme est tout ce qu'il y a de plus aimable et ses filles sont très gentilles. Vous vous entendriez à merveille avec elles, Gite, j'en suis sûr.

— Je ne le pense pas ! fit Gite avec élan.

— Tiens... pourquoi donc ? demanda Raoul, surpris.

— Je... suis toujours une vraie sauvage, comme vous disiez tout à l'heure.

— Je n'en crois rien, et quand vous commencerez à goûter du monde, le monde vous deviendra indispensable...

— Jamais !... Comment sont-elles ?

— Qui ?

— Les filles du général.

— La plus jeune vous ressemble un peu, mais elle n'est encore qu'un vrai baby en robes courtes... comme vous l'étiez il n'y a pas bien longtemps.

— Et l'autre ?

— L'aînée a vingt ans. Elle est grande, mince comme un fil ; elle a le teint d'une blancheur invraisemblable, des yeux noirs superbes et des cheveux roux.

— Des cheveux roux?... C'est affreux !
— Affreux quelquefois, oui, quand ils sont naturels, parce qu'alors ils entraînent une peau tachetée et des yeux trop pâles; mais les cheveux de Laurette...

— Elle se nomme Laurette ?
— Son vrai nom est Laure, mais on ne l'appelle que Laurette. Je pense que ses cheveux sont châtains de naissance... l'eau oxygénée fait des miracles, et cette teinte dorée est délicieuse avec des yeux noirs.

— J'ai horreur des femmes qui se teignent ! dit Gite d'un air sévère; elles sont un mensonge vivant.

Raoul se mit à rire.

— Vous aviez raison, Brigitte, vous n'êtes pas encore très Parisienne.

Il tirait sa fine moustache d'un blond doré — peut-être le blond de Laurette, — et ses yeux prolongeaient moqueusement son sourire.

Il y eut un silence. Gite sentait les larmes la gagner, sans démêler pourquoi. Peut-être parce que le prince Charmant avait l'air de la railler... peut-être parce que Laurette avait des yeux noirs et des cheveux teints, ou tout simplement parce que cette visite, tant désirée, ne lui apportait pas toute la joie attendue. Mais quelle autre joie pouvait-elle attendre que celle de voir Raoul là, devant elle?... Elle soupira. Le jeune homme comprit-il toutes les choses confuses qui amenaient ce soupir ? Il dit doucement, la voix caressante :

— Petite Gite, cela me fait tant de plaisir de vous voir !

Ce n'était pas beaucoup — une courte phrase peut-être à moitié sincère — ce fut assez pour allumer des flammes joyeuses dans les grands yeux très francs de Brigitte et pour donner à tout ce qui l'entourait un charme nouveau. Gite trouva tout à coup le salon de Suzanne bien plus joli, le pâle soleil traversant les guipures des stores, plus brillant et, généralement, la vie infiniment meilleure.

— Parlez-moi encore des vôtres, fit-elle.

Elle ne voulait pas qu'un mot vint troubler sa joie nouvelle, et, dans tous les souvenirs de là-bas qu'il pourrait évoquer, elle était sûre de ne pas rencontrer d'intruse... Là-bas, au cher pays, Raoul aurait beau chercher, il ne retrouverait qu'elle, Gite, la petite princesse d'autrefois.

Lorsque Georges revint, Brigitte et Raoul étaient en grande et joyeuse taquinerie, tout comme au temps jadis. C'était la première fois, depuis la mort de Mme de Verrière que la jeune fille retrouvait un instant sa franche gaieté. Georges Hébert en fut reconnaissant à Raoul; cela rendit son accueil plus cordial et la froideur un peu méfiante qui autrefois avait existé entre eux disparaissant, la joie de Gite s'en accrut.

Malgré son désir de connaître Mme Hébert, Raoul dut partir sans l'avoir vue. Suzanne, qui rentrait souvent fort tard, revint ce soir plus tard

encore que de coutume. L'inquiétude commençait à gagner Georges et sa sœur quand enfin la jeune femme parut.

Elle était délicieusement jolie. Son visage rosé par le froid s'encadrait dans un énorme col de fourrure. Elle entra tout droit dans le salon, criant gaïement des excuses. Au lieu de se laisser embrasser en enfant gâtée avare de caresses et qui se détourne en tendant la joue, ainsi qu'elle en était assez coutumière, elle se montra pour tous deux caressante et mit toute la séduction qu'elle savait employer dans le regard dont elle épia sur le visage de Georges l'effet d'une toute petite phrase lancée avec un éclat de rire :

— J'ai fait des folies !...

— Encore ? fit Georges.

Il riait aussi. Mais Brigitte remarqua une légère contraction du visage qui la surprit : elle attachait si peu d'importance à cet exorde !

Georges demanda :

— Quelle folie ?

— Ne me grondez pas, cela me ferait une vraie peine.

— Je ne saurais pas vous gronder.

— C'est que...

— Mon Dieu, Suzon, s'écria Brigitte, que te voilà donc hésitante ! Est-ce que Georges te fait peur ?

— Mais oui... justement, il me fait peur...

— Non, ne dites pas cela, Suzanne chère ! J'aime mieux promettre d'approuver que de supporter la pensée de vous voir trembler devant moi.

— Vous êtes très bon, dit-elle vraiment touchée, trop bon ! Peut-être vaudrait-il mieux m'effrayer un peu... vous me gênez...

Câlinement elle avait appuyé ses mains jointes sur l'épaule de son mari. De tout près maintenant elle le caressait de la magique douceur de ses yeux. Il demanda encore :

— Qu'est-ce ?

Elle répondit dans un sourire :

— Je vous le dirai... plus tard ; vous voulez bien ?

— Quand vous voudrez... si vous êtes contente, tout est bien.

— Merci ! fit-elle, si tendrement qu'il fut tenté de remercier l'ensorceleuse.

VIII

La folie que Suzanne Hébert hésitait à avouer était l'achat d'un automobile de Dion — une merveille, une occasion unique. — Un ami de M. de Rueil, grand joueur, obligé de liquider un peu brusquement, le cédait à vil prix. Alors, Georges ne voulant pas avoir de chevaux et, d'un autre côté, trouvant onéreuses les voitures à l'heure, Mme de Rueil avait persuadé à Suzanne — qui ne demandait qu'à se laisser convaincre — que l'a-

chat d'un automobile tranchait heureusement la question; le chauffeur suivant la machine avec ses fourniments de peaux de bêtes, tout était simple et facile. Si M. Hébert se fâchait, c'est que, vraiment, il comprenait mal ses intérêts.

Son frère s'était-il fâché en apprenant cette acquisition? Brigitte n'en sut rien, Suzanne ayant attendu le moment où elle serait seule avec son mari pour lui en faire la confidence. Le lendemain Georges lui-même dit à la jeune fille :

— Suzanne a trouvé un automobile d'occasion, elle l'a acheté. Je pense que cela t'amusera aussi.

— Elle a acheté un automobile .. sans te prévenir! ne put s'empêcher de s'écrier Gite.

Georges sourit un peu tristement. Suzanne agissait si souvent sans son avis, si souvent il en souffrait sans vouloir le lui dire, peut-être sans l'oser, dans l'effroi d'éloigner de lui l'enfant gâtée qu'il aimait!

Tout en parlant à sa sœur, Georges Hébert regardait l'image que reflétait la glace placée devant lui; ses tempes grisonnaient, des rides entouraient ses yeux. Ses traits s'alourdissaient, son teint se plombait. Il soupira.

— Ma pauvre Gite, dit-il tristement, ton frère sera vite très vieux.

— Oh! par exemple! protesta Brigitte.

Mais déjà Georges avait détourné ses yeux de la glace. Une autre préoccupation que celle de sa jeunesse enfuie obscurcissait son regard.

— Sais-tu, dit-il presque malgré lui, je devrais être plus riche que je ne le suis.

— Vous dépensez beaucoup, dit sérieusement Brigitte.

Elle poursuivit très vite, sur un geste de protestation qu'ébauchait son frère : « Je n'accuse pas Suzanne, je ne la juge même pas, je t'assure! Mais je crois qu'elle ne sait pas très bien compter... elle-même le dit.

Georges hésita, il lui déplaisait de formuler même l'ombre d'un blâme sur les actes de sa femme et, pourtant, la tentation lui venait de confier à sa sœur quelles ombres troublaient sa félicité.

Brigitte reprit, apitoyée :

« Ce doit être dur de lui refuser quelque chose... elle est si délicieuse! »

— N'est-ce pas... il est impossible de lui rien refuser! fit-il, heureux de voir sa faiblesse excusée. Elle aime tant le luxe! Elle est faite pour une existence large où sa fantaisie ne se heurterait à aucun obstacle... Peut-être pourrai-je lui rendre la vie meilleure...

— Comment?

— En augmentant mes revenus...

— Comment? redit Brigitte.

Georges parut embarrassé.

— Depuis très longtemps, dit-il, on me propose de me charger de la chronique scientifique dans une grande revue. J'ai toujours refusé parce que

j'ai... j'avais horreur d'un travail fixe aliénant la liberté absolue de mes recherches. J'aime à suivre ma fantaisie... c'est un enfantillage! Ces chroniques me seront extraordinairement bien payées... juste le prix du chauffeur de Suzanne, acheva-t-il dans un demi-sourire. Je fournirai facilement d'autres articles à d'autres revues. Ce sera toujours quelque chose... en attendant mieux.

Silencieusement Brigitte entourait son frère de ses bras caressants et l'embrassa.

— Que tu es bon, dit-elle! Est-ce que Suzanne sait?

— Non, pas encore. A quoi bon?... Ne lui disons rien.

Comment devait se trouver leur budget de ce surcroît de dépense, M^{me} Hébert ne s'en inquiéta pas une seconde. Georges acceptait le fait accompli, c'était le principal. Elle se livra toute à la joie enfantine que lui causait son nouveau joujou. M^{me} de Rueil devint plus que jamais son inséparable. M. de Rueil s'opposant avec énergie à l'achat d'un automobile, la jeune femme trouvait charmant de profiter de celui de son amie.

Chaque jour, Suzanne rendue matinale par le plaisir que lui promettait cette promenade, de bonne heure montait, emmitouffée de fourrures, sur la voiture tapageuse. Parfois Gite l'accompagnait, on prenait chez elle M^{me} de Rueil et, cornant, teuf-teuffant, soufflant, les jeunes femmes allaient au Bois où leurs beautés différentes entr'aperçues parmi les fourrures, autant que l'impeccable correction de la voiture et du chauffeur, attiraient les regards.

Un matin qu'au retour de leur promenade, Suzanne laissait échapper une phrase reconnaissante à l'adresse de Georges qui, si facilement, avait ratifié un caprice, son amie répondit, oubliant la présence de Brigitte :

— Certainement, chère, vous avez un mari charmant. Mais il n'est plus de la première jeunesse, et c'est bien le moins qu'il gâte un peu l'amour de petite femme qu'il a le bonheur de posséder...

Gite retint la réplique qui lui montait aux lèvres. Suzanne avait ri, sans paraître attacher d'importance à cette phrase perfide qui cependant pénétrait en elle, la blessant, l'humiliant... « Pas de la première jeunesse »... Alors, dans quelques années, on dirait d'elle : « Elle a un vieux mari? »... L'âge de Georges, qui ne l'avait pas frappée au moment du mariage, lui paraissait tout à coup menaçant. Un vieux mari! Durant le déjeuner, elle l'examina avec persistance. C'était vrai! il ne paraissait plus jeune, surtout auprès d'elle.

Revenue dans sa chambre, elle reprit sur elle-même un examen anxieux. Devant ses grands miroirs elle s'interrogea. Sa beauté s'affirmait, épanouie, superbe. L'éclat de ses yeux, la jeunesse de son sourire, la pénétrèrent d'une égoïste joie, en même temps que les mots de M^{me} de Rueil son-

naient dans sa mémoire : « C'est bien le moins qu'il vous gâte... » Elle sourit un peu, les yeux mi-clos « C'est vrai, s'avoua-t-elle, je vaudrais bien qu'il fasse quelques efforts pour me plaire ».

A partir de ce jour, M^{me} Hébert devint plus franchement exigeante. Ce n'était pas absolument prémédité peut-être. Elle obéissait à l'élan qu'avait imprimé à ses façons d'être le cruel avertissement de son amie. Georges était trop heureux, au seuil de l'âge mûr, d'avoir rencontré sa jeunesse : voilà ce qui chaque jour s'imposait à elle davantage.

Maintenant, elle s'avisait de comparer son mari aux petits jeunes gens qui fréquentaient chez les Rueil. Elle le comparait à M. de Rueil lui-même, si jeune d'aspect avec son visage glabre, ses épaules minces, l'air d'un garçon qui grandit encore. Certes, aucun des hommes que Suzanne connaissait ne possédait la valeur morale de Georges, mais beaucoup étaient plus élégants que lui, plus occupés du mouvement mondain que Georges dédaignait un peu. Et d'autres mots s'ajoutaient à l'avertissement de M^{me} de Rueil, de petites phrases sans malice, jetées en souriant : « Votre mari, madame, est un homme trop sérieux pour nous comprendre, nous qui sommes des fous, » avait dit un soir quelqu'un, et Suzanne désirait au fond qu'il ne fût pas autre chose, qu'il ne fût rien de mieux, rien de plus que ces étourdis qui ne rêvaient que vie joyeuse.

Souvent, M^{me} Hébert songeait aux doutes qui avaient assombri ses fiançailles... S'était-elle trompée ? Plus mollement, de jour en jour, elle cherchait à en écarter la pensée.

Rien pourtant ne les séparait. Comme aux premiers jours, Georges s'empressait auprès de la jeune femme. Et cependant une indéfinissable impression de gêne se glissait entre eux, bien qu'il n'y eût ni scène ni le moindre différend.

Suzanne tenait des comptes, comme elle l'avait promis, et ne se plaignait plus de manquer d'argent de poche ; mais elle se passait toutes ses fantaisies, et des factures arrivaient presque chaque jour qu'elle ouvrait distraitemment, remettait sous enveloppe et envoyait à son mari.

Et le temps s'écoulait, chaque jour amenant son lot de petits faits et d'impressions qui semblaient s'évanouir, s'effacer, et qui pourtant rendaient, heure par heure, toujours plus glissante la route où Suzanne se laissait entraîner.

L'hiver passa.

Les rues se fleurirent des éventaires de violettes et de giroflées. Brigitte eut plus vive encore la nostalgie de la campagne. Elle s'attrista comme d'un renouveau de son deuil. O sa vie heureuse,

là-bas, près de la chère disparue ! Et c'était fini... fini...

Durant cet hiver, Raoul de Fortlane, qu'elle espérait voir souvent, était venu trois fois, encore g'avait-il été de brèves visites où la présence d'un tiers empêchait les retours sur le passé qu'aimait tant la jeune fille. Chaque fois, Gite le sentait plus loin d'elle, plus étranger. Ce qu'il lui disait de sa vie la lui montrait absorbée par des devoirs, des ambitions, des plaisirs où jamais en rien elle n'était mêlée. Comme le temps passé comptait peu pour lui !

On touchait à l'été, et Suzanne parlait de louer pour quelques mois un yacht et de pérégriner en joyeuse compagnie. Georges se résolut à lui faire comprendre la nécessité de réparer, par quelque temps de villégiature modeste, les brèches qu'avaient faites à son budget les dépenses de l'hiver.

Il se présenta chez sa femme un matin, fort de ses réflexions courageuses. Elle n'était ni sotte ni sans tendresse, elle le comprendrait et lui pardonnerait de ne pouvoir davantage.

Il la trouva, bien qu'il fût de bonne heure encore, déjà prête à sortir ; il n'y prit point garde, tendu vers le but, y allant tout droit, pour que rien ne vînt ralentir son élan, Il parla.

Elle le laissait dire. Lorsqu'il se tut, elle répondit, la voix vibrante :

— Vous prenez bien votre temps pour me faire une scène !

— Oh ! Suzanne !

Elle l'interrompit, fondant en larmes :

— Vous choisissez le jour où ma mère est malade... où je suis inquiète, énervée...

— Je ne savais pas !

Il se défendait, repentant déjà, bouleversé par ses larmes.

Elle venait de recevoir un télégramme de son père. L'état de M^{me} de Math, souffrante depuis quelques jours, s'aggravait brusquement.

Elle tendit à Georges la dépêche et sortit sans vouloir entendre les mots de tendresse et de prière dont il s'efforçait de l'apaiser.

Suzanne, en arrivant chez M^{me} de Math, éclata en reproches : Pourquoi ne l'avoir pas prévenue dès le début de la maladie de sa mère ? Elle serait venue... bien que précisément elle eût été très absorbée toute cette dernière semaine.

— Ta mère avait défendu qu'on te prévînt. J'ai cédé, espérant que tu viendrais bien un jour ou l'autre... croyant d'ailleurs que ce ne serait rien.

MARIE T.

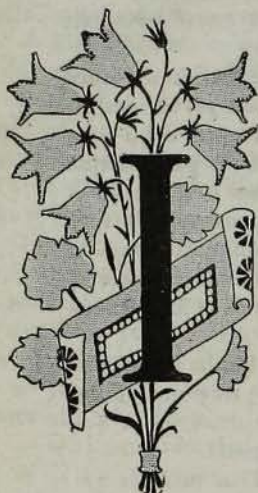
(La suite au prochain numéro.)





TÊTES DE JEUNES FILLES

SUITE



L vit qu'Aliette l'écoutait, palpitante, mais toujours un peu sur la défensive. « Chauffons... chauffons... de l'éloquence, ami Gatien ! » se dit-il.

Désireux de ne pas perdre cette occasion inespérée d'explications si utiles à la cause d'Étienne, il conta donc rapidement l'installation toute récente de son ami à la Héronnière, leur rencontre fortuite...

— Que le monde est petit, n'est-ce pas, mademoiselle ? J'ai retrouvé mon pauvre ami bien changé par le chagrin,

par une existence de dangers, de rudes épreuves. Mais, pardon, je crains de vous ennuyer avec ces histoires.

— Non ! non ! continuez monsieur, dit avec vivacité Aliette, dont les yeux brillants l'interrogeaient avidement.

Pressé par la crainte d'être interrompu par les promeneurs qui circulaient à quelque distance, il dit alors brièvement la catastrophe qui avait brisé la vie d'Étienne, la rupture de son mariage avec une jeune fille qu'il adorait, son désespoir, le noble but qu'il poursuivait... avait déjà atteint à demi, après des années d'épreuves, de luttes où cent fois il avait risqué sa vie, n'existant que dans l'espoir de retrouver cette jeune fille libre encore... mais peut-être l'avait-elle oublié... si elle pouvait apprendre un jour tout ce qu'il avait accompli... pour elle...

Il parlait avec chaleur et vivacité, tout en suivant les impressions d'Aliette sur son visage mobile.

— Quel roman ! dit-elle enfin d'une voix émue, et combien vous aimez votre ami !...

— Ah ! mademoiselle !... si je pouvais rencontrer cette jeune fille, lui raconter avec mon âme, avec mon cœur tout ceci, et bien plus encore !...

Pont-Sauvage, qui les avait aperçus, fondait sur eux du bout de l'allée. « Le diable emporte l'animal ! » se dit Salbris.

— Je raconterai ce roman à mon amie, M^{lle} de Lesgor, il l'intéressera certainement, et, quittant le jeune avocat, elle alla retrouver les promeneurs.

Salbris avait hâte de se retirer. « Attendons maintenant les événements, se dit-il. Mais j'ai obtenu un joli résultat pour une première escarmouche. Si Étienne n'est pas content !... »

Retournant près du Lit, il se répandit aussitôt en un flot d'admiration pour la Charmille, le parc, la nièce, les oiseaux, la verdure, les invités, le déjeuner, le cordon-bleu, l'Anjou, le Traversin aux plis mystérieux, l'amabilité de la maîtresse de la maison... tout y passa, avec un tel débordement de louanges, de compliments énormes, démesurés, que la Dame au Lit elle-même fut vaincue, submergée, engloutie par la torrentielle éloquence du jeune avocat. Il ne lui laissa que le temps de l'engager chaleureusement à revenir, baisa dévotement les bagues resplendissantes de la longue main blanche, et se sauva comme s'il avait eu un essaim de guêpes à ses trousses.

— Délicieux, *notre* avocat parisien, dit la Dame, ravie, à M. Daguet.

Dès la sortie d'Angers, du côté de la Héronnière, un jeune cycliste s'élança d'un fossé où il était tapi au frais, et sauta d'un bond dans la voiture qui ramenait Salbris.

— Brigand ! tu m'as fait peur ! cria celui-ci.

— Malheureux ! tu me fais attendre là depuis des heures ! répliqua Étienne avec une colère d'impatience. Eh bien ? parle donc !

Sur un signe de Gatien qui montrait le cocher, tous deux descendirent, envoyant la voiture en avant.

— Dis vite, maintenant.

— J'ai vu, comme je te vois, M^{lle} de Lesgor, qui n'a pas le moindre mari... j'ai pu raconter ton histoire en quinze mots à M^{lle} de Brigné, qui, certes, la lui redira. Et voilà... défila Gatien sans respirer.

Le mâle visage d'Étienne s'irradia de joie. Il fallut lui dire, lui répéter jusqu'au moindre détail. Il voulait courir le lendemain à le Charmille, dévoré du désir de revoir Hélène.

— N'éveillons pas l'attention, mon ami ; de la prudence, attendons !

Mais ce fut malaisé à lui faire accepter.

— J'ai fort bien deviné que M^{lle} de Brigné avait



été mise au courant par son amie; elle a parfaitement compris que je venais en reconnaissance. Patience donc. Savons-nous si M^{lle} de Lesgor voudra te revoir?

Étienne se récria, et Gatien eut fort à faire pour le calmer. Tout le reste du jour, ils ne parlèrent d'autre chose sur la terrasse de la Héronnière.

— Il faut absolument, coûte que coûte, que je la voie, que je lui parle, répétait sans cesse Liomer, mais pas dans ce nid de caquets, sous ces regards curieux... comment faire?

— Écoute; c'est demain dimanche; allons à la grand'messe de la cathédrale. Nous y rencontrerons certainement les deux jeunes filles; j'ai entendu dire à M^{lle} de Brigné qu'elle assistait toujours à la messe à Saint-Maurice. Nous y serons de bonne heure et les verrons arriver; cela te fera prendre patience. Et maintenant, adieu, bonsoir, je tombe de sommeil.

Le lendemain, les deux jeunes filles, accompagnées de Dame Rose, se trouvaient en effet dans le chœur de Saint-Maurice, au milieu de l'élite de la société d'Angers.

Soudain, Hélène devint toute pâle, en apercevant Liomer et son ami les yeux fixés sur elle, et placés à l'écart dans la vaste nef de l'église. Toute tremblante, elle avertit Aliette.

Les regards d'Étienne et d'Hélène se rencontrent, et leurs visages s'irradient de la joie de se revoir. Mais, d'un effort de volonté, la jeune fille se ressaisit, elle baisse la tête et s'absorbe dans une fervente prière.

« Non! se dit-elle, mon devoir est de ne pas céder à ce bonheur défendu... que Dieu m'en donne la force... Je ne devrais pas revoir Étienne... pourrai-je empêcher une rencontre nouvelle qui me placerait entre mon devoir et la faiblesse de mon cœur troublé? Ah! je ne sais que faire et je me sens bouleversée... mon Dieu, donnez-moi la force de faire ce qui est bien! »

Sous le porche, à la sortie, les deux jeunes gens essayent de se rapprocher, mais ils s'aperçoivent que les deux amies évitent toute rencontre, et d'ailleurs la foule les sépare; Hélène et Aliette se hâtent de monter en voiture et disparaissent.

Elles se tiennent la main, se la serrent, mais ne se parlent pas, tout entières à leurs pensées. Le cœur d'Hélène bat à se briser.

Aliette a regardé Liomer avec une bien naturelle curiosité; elle a remarqué son élégante et mâle tournure, d'allure un peu hautaine, son visage bronzé encadré d'une barbe brune et courte, ses yeux sombres où se lisent l'énergie et la bonté. Elle a compris mieux encore l'attachement et la fidélité d'Hélène, et elle a fait en elle-même la comparaison entre Liomer et l'inutile, le puéril Pont-Sauvage. Un gros soupir termine ses ré-

flexions, car une troisième image, plus agréable et plus sympathique que celle du vicomte, se dresse dans sa pensée; cette image passe avec un air fin et spirituel, et des yeux noirs au regard incisif et observateur.

— Hein! vieil ami, quelle charmante rencontre! dit Gratien en reprenant le chemin de la Héronnière.

Mais Étienne ne répondit rien; ses yeux regardaient en dedans l'image chérie.

Ils trouvèrent sur la table une double invitation à dîner à la Charmille, pour le surlendemain. Salbris en lorgna l'écriture fine et ronde.

— Je devine ici la jolie main de M^{lle} de Brigné.

— Oh! oh! s'écria Étienne, la jeune nièce a donc entamé notre forteresse d'homme positif?

— Il y a une brèche, mon ami, et j'y veux faire passer nièce, tante, dot, Traversin.

— Je vais donc revoir Hélène, lui parler... le pourrai-je sans me trahir devant tous? répondait Étienne, suivant toujours sa pensée.

Quant à la pauvre Hélène, elle demeurait inquiète, agitée, en proie aux sentiments les plus opposés. Malgré la résignation chrétienne avec laquelle elle avait supporté la perte du bonheur disparu, elle n'avait jamais abandonné tout espoir de revoir un jour Étienne.

Après l'avoir aperçu à l'église, elle pressentait, par une intuition toute naturelle, qu'il allait certainement venir à la Charmille, et qu'il tenterait de lui parler. Elle connaissait trop bien l'énergie de son caractère, la force et la vivacité de ses sentiments pour être sûre qu'il chercherait à la revoir.

Il y eut, ce jour-là, grand Traversin à la Charmille; un monde énorme arriva, attiré par la présence de la jolie Parisienne, par la curiosité de voir peut-être le maître un peu mystérieux de la Héronnière accompagner son ami, M^e Salbris. Le procès allait se plaider, et chacun espérait connaître par avance le sentiment du jeune avocat.

On s'empressait donc autour du Lit orné de superbes guipures, où trônait M^{me} Mathay, fardée, lissée, émergeant de riches dentelles et de rubans d'un mauve idéal. Heureuse, flattée de cette affluence, elle souriait, agitait ses longs doigts scintillants de pierreries, les tendant aux arrivants, et tournait aussitôt le plus grand robinet de la source aux compliments.

A ce moment arrivèrent Liomer et Salbris; ils exécutèrent un courageux plongeon au milieu de tout ce monde qui les guettait fiévreusement. On

se précipita vers M^e Salbris, aussitôt entouré, tiraillé, accablé de questions, et l'attention fut ainsi un peu distraite d'Etienne. Près du groupe agité des curieux questionnant, il se trouva soudain en présence de M^{lle} de Lesgor, à laquelle Aliette le présenta cérémonieusement; il s'inclina de même, et tous deux restèrent un instant silencieux, trop émus pour pouvoir parler.

Le premier choc de la rencontre en public était ainsi atténué. Liomer s'empressa d'aller saluer M^{me} Mathay, et reçut aussitôt sa part de compliments et de grâces; mais le régal d'une présentation ne pouvait être oublié.

— Ali-ète! où donc est M^{lle} de Lesgor? je veux lui présenter notre aimable, notre charmant, mais trop rare voisin, M. Liomer « de la Héronnière ».

— Je viens de faire la présentation, dit Aliette d'un grand sérieux.

— Tu devais me laisser ce soin, s'écria la tante, contrariée.

— Et comment trouvez-vous notre jeune Parisienne, monsieur Liomer « de la Héronnière? » demanda la Dame au Lit de sa voix la plus suave; charmante, n'est-ce pas? une beauté, un goût, une grâce, une élégance...

— Il ne peut y avoir autour de vous, madame, que des personnes d'élite, répliqua diplomatiquement le jeune homme.

Mais il prononça cette phrase banale, qui enchantait M^{me} Mathay, de ce ton un peu froid qui la déconcertait et prenait de court sa curiosité. Elle grillait de savoir : quelle était la fortune de M. de la Héronnière?... placée comment? en titres, en rentes? où? Et ses occupations, goûts, idées, opinions? Riche? Célibataire, fiancé, marié, veuf, divorcé??? Mystères! car il parlait peu, et jamais de lui-même. Donc, autant de points d'interrogations à tâcher de poser adroitement à son ami M^e Salbris, un causeur, lui, un gentil garçon sans malice qui ne reculait pas devant le Fauteuil redoutable; elle saurait bien le questionner.

Sans malice! elle ne se doutait guère que l'idée de se frotter à celle du jeune avocat aurait bien pu faire éclater de rire le Traversin lui-même.

Pendant ce temps, M^e Salbris esquissait une plaidoirie de fantaisie, pour s'amuser, s'exercer, autant que pour répondre à la flatteuse curiosité des questionneurs. Mais, tout en pérorant avec abondance et facilité, il suivait du regard la gentille Aliette qui circulait, vive et légère, parmi les visiteurs.

Avertie par un sûr instinct féminin, la jeune fille s'apercevait parfaitement de l'impression qu'elle produisait. En vain, elle se défendait d'y prendre plaisir. Un Parisien... et de ce genre-là, ça flirte pour se distraire; rien de sérieux : son hommage momentané, c'est comme une rose qui se cueille et se fane aussitôt. Elle avait trop de bon sens, la petite Aliette, pour ne pas se dire tout cela, et

cependant, malgré elle, elle éprouvait plus de bonheur que d'orgueil. Un sentiment nouveau naissait en elle, qui l'étonnait et troublait un peu sa jeune tête.

Dans le groupe attentif aux paroles du jeune avocat, Pont-Sauvage restait coi, n'écoulant, ne comprenant rien; il demeurait hypnotisé devant deux objets qui absorbaient ses facultés, excitaient son admiration et son envie : la cravate de Gatien, piquée d'une épingle faite d'une pièce d'or grecque rare et très ancienne, qui devait être d'un prix sans doute inestimable. Où trouver la pareille, comment se la procurer?

Pendant que tout le monde était ainsi occupé et retenu par la parole éloquente de M^e Salbris, son ami put s'approcher d'Hélène qui toujours en proie à un grand trouble, s'appuyait au bras d'Aliette.

— Hélène! dit-il à demi-voix et rapidement, dites-moi où, comment, je pourrai vous parler autrement qu'au milieu de tout ce monde? Dites-le moi, je vous en supplie!

Elle répondit, d'une voix pleine d'émotion et de prière :

— C'est moi qui vous supplie de ne pas chercher à me rencontrer. Nous ne devons pas nous revoir, Etienne, vous le savez bien.

— Comment! dit-il d'une voix tremblante, vous refusez même de me parler... pourquoi, après l'immense joie de vous retrouver... pourquoi? Laissez-moi vous voir une seule fois, Hélène, afin que je puisse vous dire...

— Non, dit-elle avec effort, mais avec une résolution puisée dans le plus haut sentiment du devoir, non! c'est impossible, Etienne... impossible.

Elle le vit pâlir, elle-même sentait sa force l'abandonner, quand plusieurs personnes se dirigèrent de leur côté, rompant forcément ce bêt et pénible entretien.

Etienne, se maîtrisant, fit un signe à Salbris, et tous deux s'éclipsèrent à l'anglaise.

Hélène prétextait un violent malaise afin de pouvoir se retirer dans sa chambre, où elle tomba, bouleversée, à genoux, cherchant dans la prière un soutien pour son cœur déchiré. Elle revoyait l'expression anxieuse et désolée du visage d'Etienne, et tour à tour, se reprochait ce qu'elle appelait sa dureté envers lui, puis s'en applaudissait, pensant qu'elle avait fait son devoir, malgré ce qu'il lui en avait coûté d'effort, malgré la douleur qu'elle en éprouvait.

A la suite de cette rapide entrevue, Hélène restait brisée moralement, tout en restant tristement satisfaite d'avoir ainsi triomphé d'elle-même, d'avoir trouvé la force de repousser Etienne.

Si le temps avait amené cette sorte d'apaisement qu'il porte toujours en lui, si la piété avait amené la résignation dans le cœur de la jeune fille, la soudaine réapparition d'Etienne était ve-

nue y renouveler les regrets, y réveiller l'espoir : — les regrets en rappelant le souvenir des fiançailles qui lui promettaient une existence heureuse avec l'ami d'enfance devenu l'ami de toute la vie : — l'espoir, en apprenant les généreux efforts du fils pour réhabiliter son père et arriver ainsi à fléchir les parents qui l'avaient éloigné de leur fille.

Malgré sa force de volonté, malgré tout l'empire de sa raison et sa résolution bien arrêtée, par moments elle était reprise d'un violent, d'un impérieux désir de revoir Etienne un instant, oh ! rien qu'un instant !... Mais elle redoutait aussi la faiblesse de son cœur, tout entier ressaisi par la tendre affection qui les unissait tous deux, à la veille du malheureux événement destructeur de leur avenir, de leur bonheur.

Pourquoi, pourquoi ne pas le revoir, une seule fois, pour lui dire un adieu éternel, lui donnant ainsi l'exemple de la résignation ?

Un combat cruel, une lutte pénible s'élevaient donc en elle. Réagissant ensuite avec effort contre sa faiblesse, la pauvre Hélène prenait de nouveau la résolution de fuir Etienne. Non, se disait-elle, je ne dois pas le voir, ni l'écouter ! J'ai peur de moi-même, j'ai peur des souvenirs évoqués, et d'être amenée à manquer ainsi à mon devoir le plus sacré : l'obéissance envers mes parents, et cette résignation chrétienne qui seule m'a aidée à supporter le chagrin qui si lourdement pèse sur moi.

La jeune fille s'efforçait donc de se défendre contre la douceur de cette voix tentatrice qui lui criait insidieusement : « Pourquoi ne pas le revoir une fois ? Que risques-tu ? Le hasard seul, et non la complicité de ta volonté, met Etienne en ta présence. La nouvelle séparation que tu lui imposeras sera moins brusque que la première et te laissera moins d'amertume à tous deux. »

Mais sa conscience reprenait bientôt le dessus. Que dirait son père, si rigoureux sur tout principe d'honneur et de loyauté : « Tu ne dois plus le revoir, et tu dois l'oublier » avait-il prononcé. Soumise, elle s'y était efforcée, mais sans pouvoir y parvenir.

Aujourd'hui qu'un hasard imprévu la remettait en présence d'Etienne, elle se reprenait malgré tout à l'espérance que tout bonheur n'était pas à jamais perdu. Si Etienne parvenait vraiment à libérer son père... A cette pensée, son cœur se dilatait, elle priait ardemment, demandant, implorant... que *cela* fût.

Puis, des sommets de l'espoir elle retombait dans la cruelle incertitude. Même alors, si Etienne réussissait dans sa difficile entreprise, son père à elle se laisserait-il fléchir ? Sa mère, si douce et si bonne, serait d'âme avec elle ; mais dans l'état précaire de sa santé, aurait-elle encore la force de soutenir sa fille dans une lutte toute de prière — jamais de révolte — avec le père et le mari ?

..

Le jour trouva Hélène dans ces troublantes pensées ; sa clarté si pure dissipa les visions d'inquiétude. Elle n'écoula que l'espoir charmant chanté par sa jeunesse. Pour la première fois peut-être, elle eut un mouvement de coquetterie. S'élançant de son lit, elle courut se regarder dans la grande glace ; inquiète, elle voulait voir si cette beauté qu'Etienne chérissait tant comme l'enveloppe de son âme pure et douce, si cette beauté avait perdu de son éclat pendant les tristes années de la séparation.

La glace fidèle lui montra l'image délicieuse, le visage charmant, les beaux grands yeux brillants, le front intelligent et pur encadré par la soie de la sombre chevelure. Oui, elle était bien toujours la même, cette beauté qu'il aimait ! Hélène fut contente, pour ce seul motif, car elle était trop pieuse pour avoir d'elle-même aucun orgueil. Aussi se blâma-t-elle bien vite de ces pensées frivoles et, pour les corriger, se plongea assidûment dans la lecture de *l'Imitation* qui ne la quittait jamais et qu'elle emportait en voyage.

Cette lecture amena en elle un apaisement très doux et affermit une résolution déjà formée dans sa pensée, pendant les heures d'insomnie, mais qu'elle n'avait pas eu le courage de s'imposer.

« Allons, dit-elle, je le dois, il le faut ! »

Et sans se laisser le temps d'écouter les conseils de son âme tendre et faible, le cœur gros de sanglots contenus, elle écrivit à son père une lettre brève où elle l'avertissait que le hasard l'avait remise en présence d'Etienne Liomer, et qu'elle le priait instamment de venir la chercher aussitôt qu'il le pourrait.

Cette lettre lui coûta à écrire, et plusieurs fois elle s'arrêta, se refusant à continuer, puis se forçant à le faire. Après l'avoir envoyée, le sentiment d'avoir fait son devoir et suivi l'inspiration de sa conscience lui rendit un peu de calme, tout en la laissant abattue et mortellement triste.

Aliette, prévenue de sa résolution de partir dès que possible, s'écria toute désolée :

— Oh ! tu fais bien, mais tu vas me quitter ; que deviendrai-je sans ta chère et protectrice amitié !...

La pauvre Hélène comptait sans la volonté et l'impétueux caractère d'Etienne ; il était parti plus décidé que jamais à la revoir à tout prix. Non seulement il le voulait pour lui dire l'espoir qui le soutenait dans son existence de lutte et de travail, mais il était cruellement inquiet de quelques mots échappés à Aliette et redits par Gatien, au sujet d'un mariage désiré par les parents d'Hélène, et que celle-ci aurait pu accepter par obéissance filiale. S'il apprenait de sa bouche même que sa crainte était vaine, il pourrait au moins garder l'espérance, si lointaine qu'elle fût.

* *

Cependant, le fameux procès se plaïda peu de jours après. Dès le matin, M. Daguet s'inquiéta de savoir si Gatien se sentait « bien en forme » ?

— Parfaitement, cher parrain. Jamais je n'ai eu le bec mieux aiguisé.

La Dame au Lit avait autorisé non sans peine, et sans se faire prier, sa nièce à assister aux plaidoiries avec M^{lle} de Lesgor et quelques personnes de son intimité; en revanche, elle comptait bien avoir ainsi des détails immédiats et circonstanciés.

Une foule énorme remplissait le prétoire, avide d'entendre les avocats, d'apprécier leurs talents rivaux et de connaître le verdict. Autour de la cour même se pressait le groupe venu de la Charmille, placé au mieux par les soins du conseiller Daguet et de M^e Salbris. M^{lles} de Lesgor et de Brigné portaient des toilettes sombres et discrètes, mais la beauté de leur chevelure et l'éclat de leurs yeux n'en ressortaient que davantage et attiraient tous les regards.

L'un des premiers avocats d'Angers entama sa plaidoirie avec véhémence et non sans talent, appuyant son éloquence de larges gestes de ses amples manches; il lançait en même temps des éclats de voix violents ou lamentables, qui impressionnèrent fortement l'assistance. Que pourrait trouver à répondre cet avocat parisien? se demandait-on.

Aliette s'était beaucoup divertie à l'idée de voir M^e Salbris en robe et en toque, et l'avait gentiment plaisanté à ce sujet.

— Eh bien, mademoiselle, vous me verrez dans toute ma gloire, avait-il répondu sur le même ton.

Elle s'attendait à l'entendre plaider avec de grands gestes vainqueurs et une voix tonitruante; elle eut un petit tremblement d'inquiétude après la bruyante plaidoirie de son adversaire.

Le jeune avocat se leva, et promena tranquillement sur l'auditoire, le jury et la cour, le regard acéré de ses yeux noirs illuminant toute sa physionomie pleine de finesse et d'esprit; il paraissait aussi à l'aise que dans le plus élégant salon. Très calme, immobile, sans un geste, il parla d'une voix ronde, assurée, dont le moindre mot portait au loin: il parla admirablement, sans élever la parole, avec une parfaite sobriété de langage.

Cour, jury, auditoire se trouvèrent, sans savoir comment, retournés, persuadés, convaincus.

Bien qu'il ne fût pas un avocat d'assises, Salbris avait trop l'habitude de ces choses pour ne pas voir de suite qu'il avait partie gagnée. Aliette, tout émue, sentit de là-bas son regard triomphant et gai qui lui disait :

— Eh bien, mademoiselle de Brigné? Qu'en pensez-vous?

Après une courte délibération du jury, le prési-

dent proclama l'acquittement pur et simple; il s'éleva dans la salle un long murmure de satisfaction.

M^e Salbris, accablé de félicitations, reçut quarante invitations à dîner, mais il n'en accepta aucune et, se débarrassant rapidement de sa robe, il courut assister au départ du groupe qui allait regagner la Charmille et porter la nouvelle au Lit impatient et curieux.

Les yeux humides d'émotion, M^{lle} de Lesgor serra sans rien dire la main du jeune avocat.

— Eh bien, mademoiselle? dit-il à Aliette, malicieux et tout content, eh bien! ma robe me sied-elle?

— Oh! que c'est beau de savoir parler ainsi! Je n'en avais nulle idée... Merci, merci d'avoir sauvé l'accusée, répondit-elle, ses jolis yeux bleus encore brillants de larmes tombées dans ses fossettes roses.

— Mes compliments à madame votre tante, dit-il poliment, mais, à ces paroles banales, ses yeux noirs ajoutèrent quelque chose d'inexprimé qui amena le plus vif incarnat sur les joues de la jeune fille.

* *

On ne parla que du procès dans tout Angers. Des monceaux de lettres, de cartes avec félicitations, arrivèrent au *Cheval blanc*, à l'adresse du jeune avocat. La famille de l'acquittée offrit des honoraires magnifiques, mais il ne voulut rien, il obligeait son ami Tillières, cela lui suffisait. On se dit alors : « Il est donc bien riche? »

Tous ces bruits revinrent en ondes sonores autour du Lit, et la considération de la Dame pour M^e Salbris grandit tellement qu'elle le pria de débrouiller une affaire assez difficile où elle avait une forte somme d'argent maladroitement engagée.

Enchanté, Gatien s'empara d'une quantité de paperasses qu'il promit d'examiner. Cela lui donnait un pied dans la place, et il comptait ainsi avancer ses projets.

Quelques jours après, les deux jeunes filles avaient tranquillement achevé de dîner sous l'œil un peu distrait de M^{me} Mathay, fort occupée à dépouiller une volumineuse correspondance.

— Tante, nous allons un moment respirer au dehors, il fait si chaud!

— Allez, mes belles mignonnes, ne restez point trop longtemps, toi surtout, Aliette; nous avons à combiner le menu pour demain soir.

— Oui, oui, tante, cria Aliette déjà envolée au bas du perron.

Gracieuses, enlacées, elles s'en allèrent tout au bout du jardin, s'asseoir sur le banc rustique, près de la Charmille. Dame Rose arriva, silencieuse, et s'assit à peu de distance, discrètement, heureuse aussi de respirer la fraîcheur du soir.

Il faisait une fin de journée tiède et douce; sous un ciel d'opale et de rose d'où le soleil disparaissait.

sait, fleurs et verdure noyaient leurs couleurs dans des tons d'une douceur infinie. Les herbes, les roses, la feuillée, mêlaient leurs parfums qui donnaient cette odeur délicieuse, particulière aux soirs d'été.

Les deux jeunes filles restaient silencieuses, tout absorbées dans le repos de cette paisible soirée, quand soudain quelqu'un sortit de l'ombre des arbres; elles se levèrent, effrayées, avant de reconnaître Liomer qui s'avança en les saluant.

— Ne craignez rien, mesdemoiselles, ce n'est que moi, dit-il d'une voix triste et infiniment douce.

Appuyée sur Aliette, Hélène, surprise par cette brusque apparition de celui dont la pensée ne la quittait plus, Hélène rassemblait tout son courage pour une lutte contre lui, contre elle-même, lutte d'autant plus pénible qu'elle redoutait de se trahir et de laisser deviner sa faiblesse.

— C'est moi, reprit Étienne, moi qui ai voulu vous revoir, Hélène, malgré votre défense... oh! laissez-moi, de grâce, vous dire seulement que je n'ai jamais cessé de vous aimer, ni d'espérer qu'un jour viendrait peut-être où je vous retrouverais libre, où j'aurais enfin dompté la mauvaise fortune, où je pourrais fléchir votre père, après avoir rendu l'honneur au mien.

Tremblante d'émotion et de tristesse, elle répondit :

— Eh! qui est sûr de l'avenir! Tout nous sépare maintenant, Étienne. Nous ne sommes plus rien l'un à l'autre. Je ne puis que vous dire : si mes sentiments pour vous n'ont pas changé, une barrière infranchissable s'est élevée entre nous et peut-être ne tombera jamais. Mon devoir douloureux, mais sacré, c'est l'obéissance entière, absolue à mes parents. Je veux respecter leur volonté, car ils sont les guides et les soutiens que la Providence m'a donnés. Je veux tenir la promesse que je leur ai faite, de ne jamais chercher ni à vous revoir, ni à vous parler...

— Et de m'oublier, n'est-ce pas?

Elle baissa la tête sans répondre, serrant le bras d'Aliette, craignant de faiblir à la vue du visage d'Étienne où se peignaient la plus amère déception, le plus cruel chagrin.

Il interpréta son silence :

— Je n'ignore pas qu'il est question pour vous d'un brillant mariage où rien ne manque : titre, fortune... J'arrive là en trouble-fête!... C'est bien, continua-t-il avec une violence contenue, malgré vos affirmations, je devine, je distingue trop clairement que vous ne m'aimez plus, Hélène, et que le temps efface toutes choses, même les plus sacrées... C'est bien... je vous obéis. Adieu, et cette fois, pour toujours.

Il disparut vivement dans la Charmille, laissant Hélène en proie au plus affreux chagrin, dévorée de regrets, malgré sa fermeté dans cet instant de lutte terrible avec elle-même.

Désespéré, le jeune homme regagna la Héronnière; après avoir tout raconté à Gatien qui l'attendait, inquiet et fébrile, il lui annonça son départ très prochain. Il allait se rendre le lendemain matin à Saint-Nazaire, préparer ce départ afin de retourner aux mines de cuivre. Peut-être reviendrait-il dans un jour ou deux, prendre quelques papiers et lui dire adieu; mais il ne voulait pas rester aussi près d'Hélène; c'était fini, bien fini, elle ne l'aimait plus, puisque cette fois elle-même l'exilait.

En vain Salbris, consterné, s'efforça d'apaiser, de raisonner Étienne. Rien n'y fit, la blessure était trop vive. Le jeune avocat finit par se dire : « Laissons sa colère tomber, sa déception s'adoucir, nous tâcherons ensuite d'arranger les choses. Comment? je n'en sais vraiment rien. »

PIERRE DE GAMOND.

(La suite au prochain numéro.)



LE CHEMIN CREUX

*Il marchait par le chemin creux
Où poussent les houx vigoureux,
Les mûriers et les aubépines,
Devant lui, serré, somnolent,
Accrochant sa laine aux épines.*

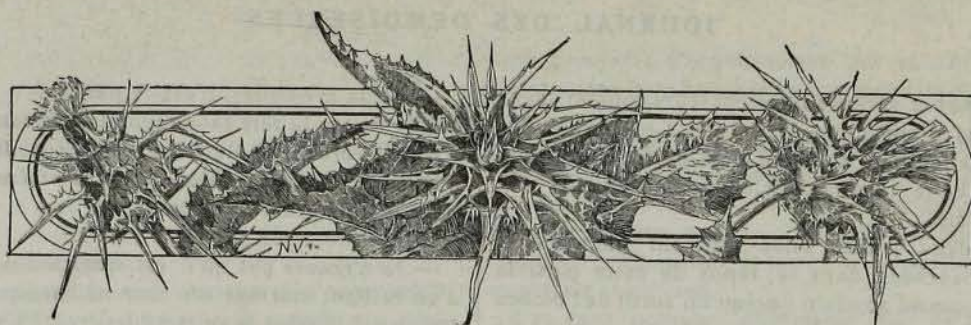
*Dans l'herbe des talus poudreux,
Des agneaux bondissaient, peureux,
Loin du chien qui gronde en sourdine;
Et sous le soleil accablant*

*Le pâtre suivait d'un pas lent,
Trainant les pieds, courbant l'échine.*

*Et, sur ses talons, le barbet
Cherchait l'ombre, se dérobait,
Sourd aux appels du berger morne,*

*Qui, pour rallier les fuyards,
Prolongeait les sons nasillards,
Trainards et rauques de sa corne.*

POI. D'ARGONNE.



CAUSERIE DE QUINZAINE

Nice, février 1901.



Je vous avais annoncé mon départ, chères lectrices, et voici que je suis arrivée, résultat à prévoir, mais qui m'étonne toujours quand je pense à tous les accidents, à tous les *empichos* qui se mettent en ce monde à la traverse de nos projets. Enfin, pour cette fois, ma petite dernière n'a pas pris la rougeole au moment de partir, ma couturière m'a apporté mes robes exactement, le train n'a pas déraillé, le pont d'Agay ne s'est pas écroulé; pas d'assassinat dans mon wagon, et me voici en pleine jouissance du soleil doré, de sa chaleur pénétrante; en possession de la mer toute bleue, qui berce mollement les yachts et les *négrechins*. Les palmiers bruissent au-dessus de ma tête, agitant en cadence leur panache de feuilles, et des orchestres invisibles, dont l'harmonie nous arrive étouffée de l'intérieur des palais de marbre, semblent accompagner de leurs accords un peu grêles la fuite légère de la brise vers les profondeurs insondables de l'horizon.

Nice est par excellence la ville du plaisir et l'on se prend à croire, au milieu de sa foule riche, élégante et joyeuse, qui sourit, qui jase, qui se promène, qui dépense au gré de son caprice le temps et la fortune, que la vie est tissée de soie et d'or. *E puer...* il y a là-bas, après la grande place fleurie, pleine de voitures, de chaises, d'automobiles, de guitares, de bouquets de violettes, une autre ville aux rues sombres, montant en escaliers, avec un pittoresque désordre de persiennes désarticulées, de toits en saillie, de balcons frangés de loques, où les dalles sont rendues glissantes par

les épluchures d'oranges, les détritits de poisson, l'eau visqueuse qui découle d'une façade de tannerie. Là, grouillent des enfants à peine vêtus; ils mordent à belles dents un cœur d'oignon bleuâtre ou de grosses tomates jûteuses; des estropiés, collés au mur d'une église, se chauffent, résignés, à ce poêle du bon Dieu, qui monte au ciel comme un globe d'or en fusion. On voit beaucoup de pieds nus, de chemises échancrées de façon inquiétante par la misère sur les brunes poitrines; les uns vendent, les autres achètent, ils crient, ils rient, ils chantent, ils se fâchent; il y a les occupés dans cette foule compacte et remuante, mais le plus grand nombre est décidé à ne rien faire, à se laisser vivre comme une plante, à se laisser battre des flots comme une algue; ils ne cherchent rien, ne demandent rien, n'ont rien et vivent insouciantes comme fleurs et oiseaux, sans parfum et sans ailes toutefois. Quand je dis sans parfums... hein! ça sent terriblement l'ail autour d'eux, la rave et le poireau aussi, mais passons. Quel contraste avec le quartier des étrangers! Eh bien, malgré leur misère, ceux-là non plus ne sont pas à plaindre, nulle trace de soucis ou de souffrance sur leurs visages basanés; ils rient en s'apostrophant dans leur idiome sonore, ils croquent une cosse de n'importe quoi, s'assoient sur le parapet d'un quai, jambes pendantes vers le Paillon, ou se couchent à plat ventre sur le sable chaud du port, sur les dalles blanches de la vieille église italienne, et, la tête relevée sur les mains, jouissent de la vie en connaisseurs et en philosophes. Oh! le soleil!... C'est lui qui fait riches les pauvres, heureux les déshérités, c'est lui qui nous révèle toutes les beautés de la nature et dénonce les faussetés humaines, les maquillages de la vie. Lumière, chaleur, vérité, tout nous arrive par lui.

Et maintenant que je lui ai rendu hommage, laissons le vieux port, la jeune ville, contournons la jolie baie toute de marbre et de fleurs, et montons à Cimiez. Notre pensée s'attriste soudain, la musique des choses se tait et les promeneurs même parlent plus bas. Devant nous se dressent

les coupoles de *Régina*. Regardez donc à gauche, sur le large balcon qui s'étend au premier étage, des draperies noires battent lourdement de leurs plis de deuil les pilastres ajourés, un drapeau cravaté de crêpe donne à ce triste décor un caractère de regret national. C'est l'appartement de la reine Victoria qui occupe cette aile du vaste palais que les Niçois appellent familièrement *Régina*, du nom de celle qui l'habitait. Les persiennes sont hermétiquement closes, mais à l'intérieur tout est prêt pour recevoir la souveraine. Il y a quinze jours, elle faisait annoncer sa visite à ce Cimiez qu'elle aimait tant; ça a été son dernier caprice, si l'on peut dire ainsi. Mais, après les ordres donnés pour sa réalisation, lord Roberts est venu lui parler tout bas, et le pauvre cœur de la vieille et bonne impératrice s'est brisé soudain. Cimiez, aujourd'hui, porte son deuil. Nous demandons à visiter les appartements privés — refus péremptoire. — Mais, disons-nous, puisqu'Elle n'y viendra plus. — « Elle paie encore ! » nous répond l'inexorable gardien. Elle paie encore ! Pauvre reine !

Il faut donc nous contenter de la vue de cet escalier merveilleux, à double rampe formant corbeille et où s'épanouit un véritable jardin. Il occupe le centre d'un hall immense soutenu par une colonnade, et la disposition des bay-windows inonde de lumière ce fouillis exotique de bananiers, de cactus, de lataniers, dans la vasque de marbre. L'appel d'une trompe résonne dans la cour, au pied de la terrasse d'où nous contemplons la mer lointaine, toute blanche et brillante, les sombres montagnes qui se dressent à droite, et cet amphithéâtre magique de villas, de palais, d'ombrages, dont nous occupons le plus haut gradin. Encore un regard ému, encore une exclamation enthousiaste et le mail nous emporte, sonnant sa fanfare à tous les tournants de la route en lacet.

Il est quatre heures, le thé fume chez le glacier des Arcades; nous voici assises autour de la petite table, comparant l'arôme de la chaude boisson niçoise à celui de l'Exposition, et on tombe d'accord pour affirmer que c'est du thé de Ceylan.

Alors la conversation dévie; chacune évoque un souvenir amusé de ces longues séances de tous les jours dans ce temple du thé ouvert à tous les vents, où on se reposait si gaiement, en dévorant des sandwiches, des courses folles à travers le monde de l'Exposition. Vous rappelez-vous le jour où, renonçant à nous faire servir, nous avons dépêché Jacques à l'office d'où il est revenu avec un plateau chargé de bonnes petites choses; nous nous sommes installées sur le comptoir, et ça a été délicieux. Et cette fois où... etc. Ce thé de Ceylan restera dans la mémoire des peuples, comme une des caractéristiques de notre fin de siècle.

Mais dépêchons-nous, voici l'heure du Casino; nous traversons la place, et nous voici dans un

nouveau palais; c'est toujours du marbre, des palmiers, de jolies femmes, des hommes élégants; mais on ne se lasse pas de les considérer sous leurs différents aspects. Nous pénétrons dans les salles : Faites vos jeux, messieurs. — Ah non, par exemple, je vais ailleurs, nous avons assez de Monaco, restons dans le jardin d'hiver et tournons en rond autour de sa minuscule colline toute de fougères, de gazon, illuminée pour la fête. Un, deux, trois ! L'orchestre prélude et une valse allemande de ce rythme ensorcelant que connaissent bien tous les petits pieds des danseuses de votre âge, nous enveloppe d'harmonie; je m'approche pour considérer l'orchestre; quelle n'est pas ma stupéfaction de le voir composé de vingt jeunes filles, dont quelques-unes ont à peine quinze ans, groupées autour d'une jeune femme qui, le bâton de chef d'orchestre à la main, fait marcher en mesure ce petit régiment d'artistes. C'est joli et c'est drôle, surtout les mines sérieuses des plus jeunes aux cheveux d'or ébouriffés sur des fronts d'enfants; et l'uniforme blanc avec le ruban bleu en sautoir qui achève de leur donner une vague ressemblance avec un pensionnat, une congrégation d'enfants de Marie. Ces jeunes Hongroises ont grand succès, et aussitôt un concert rival annonce un orchestre de jeunes Anglaises bien plus remarquable : *Oh! my dear Jenny is a little girl!* Je me permets d'en douter, car, sans vouloir vous offenser, mes lectrices d'outre-Manche... Allons, ne vous fâchez pas, je ne le dirai pas... mais entre nous convenez... non, non, c'est bien... *is a little girl very pretty*.

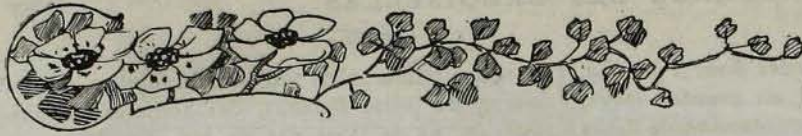
Mais le temps passe vite à taquiner les Anglaises, à écouter les Hongroises, à regarder les Italiennes, à causer avec nos compatriotes; on dîne à six heures au couvent, il faut nous hâter si nous voulons arriver pour le Bénédicité.

— Qu'est-ce que vous nous dites : le couvent? à Nice? Après les petits chevaux, la danse cambodgienne, l'orchestre hongrois, les tartines à la moutarde, la roulette?

— Oui, le couvent avec son marbre, ses palmiers, ses colonnades de rigueur. Avec sa jolie chambre au soleil, ses rideaux de tulle autour de la couchette blanche, sa chapelle mystérieuse qui abrite derrière un sombre grillage de douces nonnes au chant plaintif qui se font ici nos anges gardiens, nous entourent de soins, de prévenances, de gâteries, et ferment les yeux sur nos écoles buissonnières. Pauvres petites sœurs, l'orage gronde sur leurs têtes, elles prient un peu plus longtemps, elles jeûnent un peu plus souvent, et puis s'en remettent à Dieu du soin de l'avenir. Faisons comme elles.

C. DE LAMIRAUDIE.





DEVINETTES

Charade

Mon premier dans vos jeux sert à vous divertir.
Mon second à monter sert ainsi qu'à descendre ;
Et mon tout chez les grands, qu'on veut toujours surprendre,
Fait aller l'intrigant qui n'y fait que mentir.

(Brunette parisienne.)

Paroles célèbres

Quel est le célèbre empereur qui, le jour de son couronnement, supplié de gracier un baron condamné à mort, répondit : « J'ai été élu pour rendre sévère justice et non pour pardonner aux coupables » ?

(Une abonnée d'Italie.)

Mots en salière

Verticalement, la tige : Emblème de la modestie.

Horizontalement, la poignée : Dans la main de saint Joseph.

Les salières : Contraire d'arrivées. — Pour le soldat. — Article contracté.

— Dans le jeu de cartes.

(X. Y. Z.)

Proverbe

Avec les lettres suivantes, former un proverbe de cinq mots :

AA EEEE D I NN O PP R SSSSS

(M.-L. Testot-Ferry.)

Mots en triangle

Horizontalement : Dans le vin. — Contraire de lent. — Bien agréable au bord de la Méditerranée. — Plus petit qu'une ville. — Ce que fait souvent l'écolier. — Commande le respect. — Voyelle.

(Nie et Bébé.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE JANVIER

Mots en triangle :

O
O B I
G A R O U
C O L I G N Y
M I C H E L N E Y
P R O C O N S U L A T

Mots en croix de pierre :

F
A
U
T A X U S
E
B
E
N

P I N
F R E N E
C H A R M E S

Mots en croix de Malte :

C L A M E U R
P A R O M E L
A A U N I B I
L T A A F U S
M O N A S T E R E
I M E T U I R
E E B E C N O
R M A R N E N
E C H E V I N

Mots en lampe :

M
C A R
T O R D U
B O U Q U E T
P R O F U S I O N
N I D
E S T
E
D
B E T
R
A
A M I
H A B I T
T R O N E
P L U M E
G R I V E
G I L E T
S E L L E
C R E T E
E T E

Charade : Icare.

Énigme : Aviso.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^e, 41, rue de la Victoire.